

## **LES NOUVELLES DE L'IMPRO**

### **Poisson, le vendredi**

écrit par Eric Russon – sur base du match de l'Impro du 25 janvier 2015

Il n'y a pas trente-six manières de mener sa vie. Il y en a deux. Soit on laisse le champ libre au hasard. Soit on la prend en mains et on laisse le hasard au vestiaire.

Patrick Ridreval faisait partie de cette dernière catégorie. Il planifiait tout. Rien dans sa vie ne laissait la moindre place à l'improvisation. Sa rigueur dans ce domaine relevait de la maniaquerie. Ou de la psychanalyse, c'est selon.

Tout dans sa vie était prévu des semaines, voire des mois à l'avance. Son travail, évidemment. Tous les jours, le même. Dans la même administration.

Ses repas, planifiés dans un ordre précis. Toujours le même. En se moquant des saisons. Patrick se souciait peu de son empreinte écologique. Un unique resto par semaine, toujours le samedi. Toujours le même menu.

Ses vacances. Deux fois une semaine par an, il les prenait aux mêmes périodes de l'année, dans le même hôtel de la même cité balnéaire, depuis des lustres. Si bien que la même chambre, donnant sur le même petit bout de dune, lui était réservée d'office par le patron de l'établissement.

Ses sorties culturelles. Il allait deux fois par an au théâtre. Toujours le même. Un théâtre qui avait la particularité de représenter la même pièce depuis plusieurs dizaines d'années. Ça rassurait Patrick de voir les mêmes acteurs, un peu plus vieux à chaque fois il est vrai, jouer les mêmes situations. Il avait récemment appris que dans certains théâtres, les comédiens montaient sur scène sans savoir ce qu'ils allaient jouer. Du coup, les spectateurs ne savaient pas non plus ce qu'ils allaient voir. Cette idée lui fit horreur.

Ses lectures, ou plutôt sa lecture se réduisait à un livre. Très gros. Plus de mil six cents pages. Et très compliqué. Un polar historique dont l'histoire s'étalait sur plusieurs années et mêlait politique et affaires policières. Le lire en entier lui prenait quatre mois, à raison de vingt-cinq pages par soir, six soirs par semaine. Les noms des personnages étaient aussi compliqués que l'histoire. Une fois le livre terminé,

Patrick ne savait plus qui était qui et n'était pas sûr d'avoir compris toutes les subtilités du récit. Si bien qu'il le recommençait aussitôt. Et aussi frais que s'il le lisait pour la première fois.

Inutile de dire que Patrick Ridreval vivait seul. Depuis toujours. Comme il exécrait l'imprévu, toutes les invitations à des soupers ou à des fêtes où il aurait pu rencontrer des visages nouveaux finissaient dans sa poubelle. De sorte que, petit un, plus personne ne l'invitait. Petit deux, il ne rencontrait pas de visages nouveaux.

Son entourage humain se limitait donc à ses collègues de bureau, qu'il ne voyait que rarement puisque le paysagé les isolait les uns des autres dans des espaces de travail confinés de deux mètres sur deux, et ses voisins dont il n'en connaissait qu'un seul. Sans vraiment le connaître. Il savait juste que c'était un type comme lui, réglé comme une horloge atomique, qui partait au boulot lorsque lui rentrait du sien. Et inversement. A la même heure, montre en main. De telle façon que ni l'un ni l'autre ne connaissait l'embarras de chercher une place de parking pendant des heures, puisqu'ils partageaient la même. Juste en bas de l'immeuble. Le même, évidemment.

Dans l'agenda de Patrick, qui était rempli des mois à l'avance, il n'y avait aucune place pour l'imprévu. Poisson, le vendredi ? Poisson, tous les vendredis.

Lorsque tout bascula.

D'un coup.

Ce jour-là, Patrick rentrait du boulot. Après avoir garé sa voiture dans la place laissée vacante la seconde d'avant par son voisin, il prit l'ascenseur en salivant à l'idée du plat qu'il allait se préparer. Des raviolis. On était mardi.

En glissant sa clé dans la serrure, il se réjouit de la soirée de lecture qu'il allait passer une fois sa petite vaisselle essuyée et rangée dans les placards de la cuisine. Ce soir, il lirait SON roman. De la page 826 à la page 850. Vingt-cinq pages d'un chapitre particulièrement compliqué.

C'est quand il ouvrit la porte de son petit vestiaire que son existence prit un tournant inattendu.

Après avoir rangé son imperméable sur un cintre, puis enlevé ses chaussures, il se retrouva, en chaussettes, face à une anomalie. Devant lui, il n'y avait plus qu'une pantoufle. Une seule. La gauche. L'autre, la droite donc, n'était plus là. Plus à sa place. Plus à droite de la pantoufle gauche. Qui se retrouvait donc seule, face à Patrick, en chaussettes.

Ce n'était pas normal. Pire. C'était impossible. Vu qu'en partant au boulot, chaque matin, Patrick quittait ses pantoufles pour enfiler ses chaussures, en les rangeant côte à côte dans le vestiaire, toujours à la même place, la pointe de la pantoufle dirigée vers le mur du fond.

Que l'une des deux, en l'occurrence la droite, manquât à l'appel était plus que perturbant.

Chaussé d'une seule pantoufle, la gauche donc, Patrick se mit à la recherche de l'exemplaire manquant dans tout son appartement. Après une bonne dizaine de minutes, il n'avait toujours rien trouvé. Il se tenait au beau milieu de son salon lorsqu'un objet vint le frapper derrière la nuque. Il ne ressentit aucune douleur. Juste une vive stupeur. Mais qui n'était rien, comparée à la surprise de voir que l'objet qu'on lui avait lancé et qui gisait à présent sur le tapis de son salon n'était autre que sa pantoufle droite.

Qu'on lui avait lancé ? Mais qui ? Une pantoufle, droite ou gauche, a besoin d'être lancée pour atterrir sur quelqu'un. Or, Patrick vivait seul. Et s'enfermait à clé dans son appartement tous les soirs avant même de se mettre à l'aise. La joie d'avoir retrouvé sa pantoufle droite était donc ternie par le mystère lié, petit un, à sa disparition, petit deux, à la manière dont elle était réapparue.

Patrick Ridreval fouilla chaque recoin de chaque pièce de son nonante-cinq mètres carrés avec terrasse, située au huitième étage gauche de l'immeuble. Si sa pantoufle droite avait été lancée par quelqu'un, cette personne ou cette chose devait toujours être là. Armé de ce qu'il avait de plus lourd chez lui, à savoir son roman de mil six-cent quarante-deux pages, pour parer à une attaque éventuelle, il fouilla une deuxième fois chaque pièce de son appartement à la recherche d'un intrus ou d'une intruse. Sans résultat. Il n'y avait personne. Ni dans aucune des pièces. Ni sur la terrasse. Ni huit étages plus bas.

Ce soir-là, malgré le plaisir d'avoir retrouvé sa pantoufle droite, l'esprit de Patrick Ridreval fut incapable de se concentrer sur les vingt-cinq pages quotidiennes qu'il avait à lire. Il prit donc du retard dans sa lecture. Ça n'allait pas. Vraiment pas.

Le lendemain, rebelote. En rentrant du boulot, la pantoufle droite avait à nouveau disparu. Comme la veille, Patrick, chaussé de son unique pantoufle gauche, retourna son appartement à la recherche de la pièce manquante. En vain.

Serez-vous surpris d'apprendre qu'au bout d'une dizaine de minutes, alors qu'il était planté au milieu de son salon sans avoir mis la main

sur quoi que ce soit, Patrick reçut un coup de pantoufle droite derrière la nuque ? Il se retourna promptement mais ne vit personne. Parce qu'il n'y avait personne, comme la fouille qu'il entreprit juste après le lui prouva. Comme la veille. Personne dans son appartement. Personne sur la terrasse. Personne écrasé dans une mare de sang, sur le trottoir devant l'immeuble, huit étages plus bas.

Serez-vous davantage surpris en apprenant que l'histoire se répéta tous les jours pendant une semaine, puis deux ? Que Patrick en perdit le fil de sa lecture, ne pouvant plus se concentrer sur son livre en raison de ces événements ? Qu'il subit tout cela en se demandant comment réagir ? Et qu'il ne trouva aucune réponse à toutes ces questions, pas plus qu'aux autres ?

Que se passait-il dans la vie bien réglée de Patrick Ridreval ? Qu'avait-il fait de mal ? Qui lui jouait ce tour de cochon ? Qui lui en voulait au point de foutre un bordel sans nom dans une existence qui ne faisait de l'ombre à personne ? Qui ?

Il fallut à Patrick un certain temps pour échafauder une parade. Parce qu'il se devait quand même de faire front. Il n'allait pas se faire emmerder par une pantoufle droite toute sa vie, qu'il espérait longue et sans surprise. Pas la pantoufle. Sa vie.

Après deux semaines de ce régime, il prit une décision importante. Juste avant le moment où il serait heurté par la pantoufle, moment qui était évidemment toujours le même, il se retournerait.

Ce qu'il fit, le premier soir de la troisième semaine.

Il était au milieu de son salon. Une pantoufle à son pied gauche. Une chaussette à droite. Il venait de faire le tour de son appartement sans avoir mis la main sur la pantoufle manquante. Il en était là de ce scénario désormais quotidien lorsqu'il se retourna brusquement, sans attendre qu'une pantoufle ne vînt le frapper par derrière autant que par surprise.

Ce qu'il advint alors dépassa tout ce qu'il avait pu imaginer. Surtout lui, qui n'imaginait en général pas grand chose.

Si les pantoufles avaient été des balles, Patrick Ridreval en aurait été criblé. Une quarantaine de pantoufles traversèrent l'espace de son salon pour impacter chaque partie de son corps. Le fracas fut moindre que s'il se fut agi d'une rafale de fusil mitrailleur mais les conséquences furent aussi dramatiques. Malgré la rapidité des faits, il essaya de distinguer qui lui lançait cette attaque pantouflière d'envergure. Mais il n'en eut pas le temps. Déséquilibré par l'assaut, il perdit pied, sans doute celui qui n'avait pas de pantoufle, et tomba

en arrière. Sa nuque heurta le bord d'une table basse sur laquelle était rangé son gros livre. Ça fit mal. Très mal. Au point que Patrick perdit connaissance au milieu du salon. Et de quarante pantoufles droites.

Il se réveilla une semaine plus tard. Avec un sacré mal de crâne. Une terrible envie de raviolis. Et plus de boulot.

N'ayant pas donné signe de vie pendant son coma, sa hiérarchie prit son absence injustifiée pour une preuve d'un je-m'en-foutisme impardonnable. Piquée au vif par un tel manque de professionnalisme, elle décida de se séparer de ce mauvais élément sans tarder, malgré d'irréprochables années de service. Comme Patrick n'avait pas l'ombre d'un ami qui eût pu prendre sa défense, il fut rayé des listes du personnel de l'administration qui l'employait sans autre forme de procès.

Se fût-il présenté à son supérieur pour expliquer son absence par une attaque de pantoufles (car Patrick était incapable du moindre mensonge), cela n'aurait rien changé à sa situation.

Il n'avait donc plus de boulot. Plus de ressources. Plus d'avenir. Alors que jusque là sa vie s'apparentait à un agenda parfaitement à jour et augurant d'un futur bien rempli, elle ressemblait aujourd'hui à un désert un peu gris où ne poussaient que des orties. Bref, il n'avait rien de prévu pour le lendemain. Il allait falloir improviser !

C'était grave. Catastrophique même. Il n'avait jamais connu une telle situation. Mais le plus grave, le plus incompréhensible, était qu'il s'en foutait. Complètement.

Pour la première fois de sa vie, Patrick Ridreval se tapait comme de l'an quarante de l'absence totale de perspective qui s'offrait à lui. Et ça lui fit un bien fou.

Dès le lendemain, il s'inscrivit à une agence d'intérim, résolu à accepter n'importe quel boulot dans n'importe quel domaine.

En passant devant la vitrine d'un libraire, son regard fut attiré par la couverture d'un roman dont il fit immédiatement l'emplette, convaincu qu'il serait le premier d'une longue liste de livres qui remplaceraient avantageusement celui auquel il n'avait jamais rien compris. Et qui finirait à la poubelle.

Le samedi qui suivit son réveil, il changea de restaurant. Opta pour une cuisine exotique, qu'il ne connaissait pas. Il ne fut pas déçu et décida d'en essayer d'autres. Pas uniquement le samedi. En semaine aussi. Quand il en ressentirait l'envie.

Enfin, il prit un abonnement dans un théâtre qui programmait des pièces qu'il ne connaissait pas. Et, croyez-moi ou pas, un dimanche

soir, il poussa la porte de ce théâtre où les comédiens montent sur scène sans savoir ce qu'ils vont jouer. Et où il paraît que les spectateurs peuvent lancer des pantoufles pour exprimer leur mécontentement.

Eric Russon